*Francis Scott Fitzgerald*

# Gatsby

NOUVELLE TRADUCTION
PAR JULIE WOLKENSTEIN

P.O.L

Extrait de la publication

# Gatsby

Extrait de la publication

Francis Scott Fitzgerald

# Gatsby

*Roman traduit de l'américain*
*par Julie Wolkenstein*

*P.O.L*
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Extrait de la publication

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1286-4
www.pol-editeur.fr

Une fois de plus
à
Zelda

Extrait de la publication

*Alors coiffe un chapeau doré, si ça peut l'émouvoir ;*
*Si tu sais faire de grands bonds, bondis pour elle aussi,*
*Jusqu'à ce qu'elle s'écrie : « Mon amour coiffé d'or,*
*mon bondissant amour,*
*Il faut que tu sois à moi ! »*

Thomas Parke d'Invilliers[1]

1. Thomas Parke d'Invilliers est un personnage fictif qui apparaissait dans le premier roman de Fitzgerald, *L'Envers du paradis*. Les vers cités en épigraphe sont de l'auteur, ainsi masqué.

Extrait de la publication

# Chapitre I

Quand j'étais plus jeune et plus influençable, mon père m'a donné un conseil que je n'ai cessé de méditer depuis.

« Chaque fois que tu as envie de critiquer quelqu'un, me dit-il, souviens-toi seulement que tout le monde n'a pas bénéficié des mêmes avantages que toi. »

Il n'en dit pas plus. Mais nous nous sommes toujours étrangement bien compris, quoique toujours à demi-mot, et je vis bien que cela signifiait beaucoup plus pour lui. Par conséquent, je préfère m'abstenir de juger : ainsi suis-je devenu le confident de beaucoup de personnalités intéressantes et aussi la victime d'un certain nombre de raseurs invétérés. Les êtres extraordinaires sont prompts à repérer et à apprécier une telle ouverture d'esprit, surtout lorsqu'elle se manifeste chez un individu ordinaire comme moi : si bien qu'à l'université on m'a injustement reproché d'être un intrigant, sous

prétexte que j'obtenais de garçons réputés farouches et impénétrables qu'ils me livrent leurs tourments secrets. En réalité, la plupart de ces confidences m'étaient imposées – je faisais souvent semblant de dormir, d'être très occupé, ou affichais une indifférence hostile, quand je me rendais compte (et certains indices ne trompent pas) qu'une révélation intime se profilait à l'horizon ; car les révélations intimes des jeunes gens ou du moins leurs modes d'expression sont rarement inédits et souvent expurgés. S'abstenir de juger permet de conserver indéfiniment de l'espoir. Aujourd'hui encore, j'aurais un peu peur de passer à côté de quelque chose si j'oubliais ce principe que formulait mon snob de père, et que, snob moi-même, j'ai fait mien : le sens des convenances les plus élémentaires est inégalement réparti à la naissance.

Ayant ainsi vanté ma tolérance, je dois maintenant en avouer les limites. Que nos actes reposent sur des fondations solides comme la pierre ou instables comme des marécages, au bout du compte, ça m'est égal. Lorsque je suis revenu de la côte est l'automne dernier, j'aurais aimé que le monde entier se conforme et se soumette pour toujours au même impératif moral ; je voulais renoncer à ces aventures turbulentes qui m'avaient donné un aperçu privilégié sur les tréfonds de l'âme humaine. Seul Gatsby, l'homme qui donne son nom à ce livre, faisait figure



Extrait de la publication

d'exception – Gatsby qui représentait pourtant tout ce que je méprise profondément. Si la personnalité de quelqu'un est essentiellement la somme de tout ce qu'il a accompli, alors, oui, il y avait chez lui quelque chose de grandiose, une sensibilité accrue aux promesses de la vie, comme s'il était relié à l'une de ces machines complexes qui détectent les tremblements de terre à quinze mille kilomètres de distance. Cette réceptivité n'avait rien à voir avec la sensiblerie mollassonne qu'on honore sous le nom de « tempérament créatif ». C'était une aptitude extraordinaire à l'espoir, une vocation romantique que je n'ai jamais rencontrées chez personne d'autre et ne rencontrerai probablement jamais plus. Non : Gatsby, lui, a bien tourné finalement ; en revanche, c'est ce qui a perdu Gatsby, cette écume nauséabonde qui flottait dans le sillage de ses rêves, qui a mis fin pour l'instant à mon intérêt pour les peines avortées et les élans brisés des humains.

Je viens d'une petite ville du Middle West où, depuis trois générations, ma famille jouit d'une excellente réputation et d'une certaine aisance financière. Les Carraway forment une sorte de clan et la tradition veut que nous descendions des ducs de Buccleuch, mais la branche plus prosaïque à laquelle j'appartiens remonte au frère de mon grand-père, qui s'est installé ici en 1851, a payé un



Extrait de la publication

suppléant pour aller faire la guerre de Sécession à sa place et monté le commerce de quincaillerie en gros que mon père dirige aujourd'hui.

Je n'ai pas connu ce grand-oncle, mais on dit que je lui ressemble – en se référant précisément au portrait de lui, plutôt austère, qui orne le bureau de mon père. J'ai obtenu mon diplôme à Yale en 1915, exactement un quart de siècle après mon père, et un peu plus tard j'ai contribué à endiguer la migration teutonne connue sous le nom de Grande Guerre. Je pris tant de plaisir à cette contre-offensive que j'en revins fort excité. Le Middle West, que je considérais auparavant comme le centre du monde, ne m'apparaissait plus que comme sa frange extrême – je décidai donc de partir dans l'Est et d'apprendre le métier d'agent de change. Tous les gens que je connaissais travaillaient chez des agents de change, je supposai donc qu'ils pourraient bien nourrir une personne de plus. Mes oncles et tantes réunis au grand complet en débattirent comme s'il s'agissait de m'aider à choisir une classe préparatoire et conclurent : « Pourquoi pas ?… », d'un air sévère et hésitant. Mon père accepta de m'entretenir encore un an et, après avoir ajourné mon départ pour diverses raisons, je finis par arriver dans l'Est, définitivement – du mois le croyais-je – au printemps 1922.



Extrait de la publication

Il aurait été plus commode de chercher un logement à New York, mais il faisait déjà très chaud ce printemps-là et je venais juste de quitter une région où les pelouses sont vastes et les frondaisons accueillantes. Aussi, lorsqu'un jeune homme au bureau suggéra que nous pourrions louer une maison ensemble dans un village des environs, cela me parut une idée de génie. Il trouva la maison, un bungalow en carton-pâte battu par les vents, pour quatre-vingts dollars par mois, mais à la dernière minute la firme le muta à Washington et je partis m'installer tout seul à la campagne. J'avais un chien – du moins pendant quelques jours, avant qu'il ne prenne le large –, une vieille Dodge et une femme de ménage finlandaise qui faisait mon lit, préparait mon petit déjeuner et se marmonnait à elle-même des sentences finlandaises au-dessus de la cuisinière électrique.

Les tout premiers jours, je me sentis assez seul, jusqu'au matin où un homme, plus récemment arrivé que moi, m'arrêta dans la rue.

« Comment va-t-on à West Egg Village ? » me demanda-t-il, l'air désorienté.

Je lui répondis. Et, en repartant, je ne me sentais plus seul. J'étais un guide, un éclaireur, un pionnier. Il m'avait sans le vouloir octroyé le droit de cité sur ces terres.

Et ainsi, avec le soleil et les feuillages éclatants dont les arbres se couvraient à vue d'œil, comme

dans un film projeté en accéléré, je retrouvai cette conviction familière que la vie recommençait toujours en même temps que l'été.

J'avais tant de livres à lire, avant tout, et tant d'énergie vitale à puiser dans ce souffle de renouveau. J'achetai une douzaine de volumes sur la banque, le crédit et les fonds de placement, qui alignaient sur mon étagère leurs tranches rouge et or comme une monnaie fraîchement frappée, promettant de me révéler de brillants secrets connus des seuls Midas, Morgan et Mécène. J'avais la ferme intention d'en lire bien d'autres encore. J'étais plutôt doué pour la littérature à la fac – j'avais passé un an à rédiger une série d'éditoriaux pompeux et convenus pour le *Yale News* ; j'allais désormais refaire une place à tout ça dans ma vie et redevenir le plus limité de tous les spécialistes : ce qu'on appelait autrefois un « honnête homme ». Ceci n'est pas une simple boutade : on voit tellement mieux la vie quand on l'observe depuis une seule fenêtre, après tout.

Le hasard avait voulu que je loue une maison dans l'une des plus étranges communautés d'Amérique du Nord. Elle était située sur cette presqu'île étroite et turbulente qui s'étend à l'est de New York – et où, entre autres curiosités naturelles, on trouve deux extraordinaires formations de terrain. À trente kilomètres de Manhattan, deux



Extrait de la publication

énormes œufs, aux contours identiques, laissant entre eux un espace réduit qu'on pourrait, par pure courtoisie, qualifier de « baie », s'avancent dans les eaux salées les plus domestiquées de l'hémisphère occidental : ce grand poulailler humide qu'est le détroit de Long Island. Leur ovale n'est pas parfait – comme l'œuf légendaire de Christophe Colomb, ils sont tous deux aplatis au niveau de leur point de contact – mais leur ressemblance physique doit être une source d'émerveillement perpétuel pour les goélands qui les survolent. Le simple humain dépourvu d'ailes s'intéressera davantage à un autre phénomène : leur dissemblance totale, exception faite de leur forme et de leur taille.

J'habitais West Egg, le moins… disons le moins chic des deux, même si c'est la manière la plus superficielle de définir le contraste bizarre et même carrément inquiétant qui les opposait. Ma maison se trouvait à l'extrémité de l'œuf, à seulement cinquante mètres du détroit, coincée entre deux immenses propriétés qu'on louait douze ou quinze mille dollars la saison. Celle de droite était un machin colossal, quels que soient vos critères – de fait c'était la copie de quelque hôtel de ville normand, flanquée d'une tour flambant neuve sous son fin duvet de lierre fraîchement poussé, avec une piscine en marbre et plus de quinze hectares de pelouses et de jardins. C'était le manoir



Extrait de la publication

de Gatsby. Ou plutôt, car je ne connaissais pas Mr. Gatsby, c'était un manoir habité par un gentleman qui portait ce nom. Ma propre maison était une offense aux regards, mais une offense modeste, sur laquelle on avait fermé les yeux, de sorte que je jouissais de la vue sur la mer, sur un petit bout de la pelouse de mon voisin, et de la proximité réconfortante de millionnaires – tout ça pour quatre-vingts dollars par mois.

De l'autre côté de la petite « baie », les blancs palais du chic East Egg scintillaient le long du rivage, et l'histoire de cet été-là ne commence réellement que le soir où je pris la route pour aller dîner en face, chez Tom et Daisy Buchanan. Daisy Buchanan était la cadette de mes cousines issues de germains et j'avais connu Tom à la fac. Et puis, juste après la guerre, j'avais passé deux jours avec eux à Chicago.

Le mari de Daisy, entre autres exploits sportifs, avait été l'un des ailiers les plus invincibles qu'ait jamais connue l'équipe de football de Yale – un héros national en quelque sorte, un de ces hommes qui atteignent un tel degré d'excellence à vingt et un ans, dans un domaine par ailleurs limité, que tout, après cela, ne peut avoir qu'un goût de défaite. Sa famille était fabuleusement riche ; déjà à la fac on lui reprochait ses dépenses excessives, mais maintenant qu'il avait quitté Chicago pour



Extrait de la publication

s'installer dans l'Est, son train de vie était devenu stupéfiant : par exemple, il avait fait venir de Lake Forest toute une écurie de poneys de polo. J'avais du mal à me faire à l'idée qu'un homme de mon âge puisse se permettre un luxe pareil.

Pourquoi ils étaient venus dans l'Est, je l'ignore. Ils avaient passé un an en France sans raison particulière, puis vagabondé ici et là sans relâche, partout où les gens jouaient au polo et étaient riches ensemble. Leur installation dans l'Est était définitive, d'après ce que m'avait dit Daisy au téléphone. Mais je n'y croyais pas – je ne lisais pas dans le cœur de Daisy, mais il me semblait que Tom vagabonderait encore et toujours, cherchant, avec un brin de nostalgie, à revivre les sensations fortes de ses matchs de football, à jamais révolus.

Et voilà comment, par une chaude et venteuse soirée, je pris la route pour aller dîner à East Egg chez deux vieux amis que je connaissais à peine. Leur villa était encore plus somptueuse que je ne m'y attendais : c'était une ravissante maison coloniale de style géorgien, rouge et blanche, qui surplombait la baie. La pelouse partait de la plage et grimpait sur cinq cents mètres jusqu'à la porte d'entrée, enjambait des cadrans solaires, des sentiers pavés de briques et des jardins flamboyants, atteignait enfin la maison et se brisait contre ses



Extrait de la publication

murs, dans une explosion de vigne vierge, comme emportée par son élan. Sur la façade se découpait une série de portes-fenêtres embrasées, à cette heure de la journée, de reflets dorés, et grandes ouvertes au vent chaud de la fin d'après-midi ; Tom Buchanan, en tenue d'équitation, m'attendait, debout, jambes écartées, sous le porche.

Il avait changé depuis Yale. C'était maintenant un homme de trente ans, robuste, aux cheveux couleur paille, avec une bouche plutôt dure et des manières hautaines. Ses yeux brillants et arrogants lui mangeaient le visage et vous toisaient constamment d'un air agressif. Même l'élégance efféminée de sa tenue d'équitation ne parvenait pas à dissimuler l'énorme puissance de ce corps – il semblait comprimé dans ses bottes luisantes au point d'en faire craquer les coutures et, quand il remuait les épaules, on pouvait voir jouer une grosse masse de muscles sous le fin tissu de sa veste. C'était un corps doué d'une énorme force de levier – un corps cruel.

Lorsqu'il ouvrait la bouche, sa voix de ténor rauque et bourrue accentuait encore son expression belliqueuse. Il s'y glissait un soupçon de condescendance paternaliste, y compris envers les gens qu'il aimait bien – et il y avait à Yale des garçons qui ne pouvaient pas le voir en peinture.

« Bon, ce n'est pas parce que je suis plus fort

et plus viril que vous, semblait-il dire, que vous êtes obligés d'être de mon avis. » Nous avions intégré le même club d'étudiants en dernière année et, bien que nous n'ayons jamais été intimes, j'ai toujours eu l'impression qu'il m'appréciait et recherchait mon amitié avec ce mélange de nostalgie et d'agressivité qui lui était propre.

Nous bavardâmes quelques minutes sous le porche ensoleillé.

« Pas mal, cette baraque, non ? » dit-il sans cesser de jeter les yeux de tous côtés.

Il me prit par le bras, me fit pivoter et, d'un grand geste de la main, balaya le panorama : un jardin à l'italienne en contrebas, trois cents mètres carrés de roses au parfum âcre et profond et un bateau à moteur au nez camus secoué par le ressac, au large.

« Elle appartenait à Demaine, le mec du pétrole. Il me fit faire de nouveau demi-tour, poli mais brutal. Viens, on rentre. »

Nous traversâmes une entrée haute de plafond jusqu'à une salle lumineuse, couleur de rose, fragilement reliée à la maison par deux portes-fenêtres à chaque extrémité. Les fenêtres étaient entrebâillées et miroitaient d'une blancheur que rehaussait le vert gazon du dehors, qui semblait vouloir se frayer discrètement un accès jusque dans la maison. Un courant d'air traversa la pièce,



Extrait de la publication

gonfla les rideaux vers l'intérieur d'un côté, vers l'extérieur de l'autre, comme de pâles drapeaux, formant des torsades qui s'élançaient vers un plafond aussi orné qu'une pièce montée glacée de sucre, puis rida le tapis lie-de-vin où courut une ombre, comme la mer sous le vent.

Le seul objet dans la pièce à conserver une immobilité totale était un canapé monumental où deux jeunes femmes étaient arrimées comme dans la nacelle d'un aérostat relié à la terre ferme. Elles étaient toutes deux vêtues de blanc et leurs robes ondulaient et voletaient comme si elles venaient juste d'achever un petit voyage aérien à travers la maison. Je dus rester quelques instants à écouter les rideaux claquer comme des fouets et un tableau gémir au mur. Puis il y eut comme un coup de tonnerre lorsque Tom Buchanan ferma la fenêtre du fond et le vent, pris au piège, vint mourir dans la pièce ; les rideaux, les tapis et les deux jeunes femmes regagnèrent le sol lentement, oscillant comme des ballons.

La plus jeune des deux m'était inconnue. Elle était étendue de tout son long sur la partie du divan qu'elle occupait, complètement inerte, le menton délicatement projeté en avant, comme si elle y tenait en équilibre quelque chose qui menaçait de tomber. Si elle m'aperçut du coin de l'œil, elle n'en laissa rien paraître – à vrai dire, c'est tout juste si je ne me

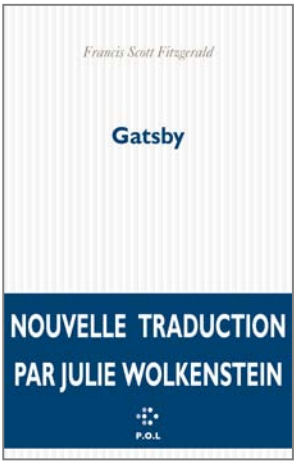


Extrait de la publication

Achevé d'imprimer sur Roto-Page
en novembre 2010
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2198 – N° d'édition : 180049
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2011

*Imprimé en France*

Extrait de la publication




Francis Scott Fitzgerald

# Gatsby

Traduit par Julie Wolkenstein

Cette édition électronique du livre
*Gatsby* de FRANCIS SCOTT FITZGERALD,
traduit par JULIE WOLKENSTEIN,
a été réalisée le 17 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2010 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818012864)
Code Sodis : N47790 - ISBN : 9782818012888
Numéro d'édition : 180049

Extrait de la publication